

JULES PERRIN DU LAC ET SON TEMPS

par

François CALLAIS

C'est grâce à madame Goffaux qui a bien voulu me communiquer un recueil consacré à son arrière-grand-père que je puis tenter de vous faire revivre celui qui fut notre premier président, Jules Perrin du Lac (1824-1909). Ce recueil semble avoir été composé à partir de fragments de correspondance (notamment de Jules), on s'écrivait alors beaucoup et on savait rédiger avec clarté et esprit, entremêlés de témoignages divers et sans doute de journaux intimes. On y voit une même écriture et c'est sans doute la même personne, très proche du héros qui venait de disparaître peu auparavant (la dernière allusion à des événements familiaux date de 1914), qui a composé ce recueil⁽¹⁾.

I Une famille de notables

La famille (Les Perrin du Lac: du Charolais, alliés aux Esmangard de Bournonville: de Compiègne)

Sans s'encombrer de trop de généalogie,⁽²⁾ on tentera de démêler le tissu familial de cette aristocratie compiégnnoise qui multiplia les alliances dans le même groupe social de l'Île de France et de la Picardie mais parfois de provinces plus lointaines. La famille Perrin du Lac, aurait quitté le Dauphiné au XVII^e siècle, lors des guerres de religion, pour s'installer en Bourgogne et s'enraciner dans le Charolais: le château

(1) Serait-ce René du Lac, fils de Jules ?

(2) de Courcelle, *Dictionnaire de la noblesse*, tome 8e. Cette famille aurait donné plusieurs officiers et maîtres des requêtes, notamment à Orléans.

du Lac se voit encore près d'Anzy-le-Duc. Descendant de Jean Perrin de Daron, procureur d'office du prieuré d'Anzy-le-Duc, cette famille tient aux Perrin de Précy, donc à ce "*fidèle Précy*" (1742-1820), défenseur de Louis XVI le 10 août 1792 et de la ville de Lyon en octobre 1793: René du Lac s'en fit l'historiographe⁽³⁾. Le grand-père paternel de Jules appartenait à la tendance ultra, "*persécuté*",⁽⁴⁾ selon la tradition de famille, par Decazes, mais soutenu par Artois et Angoulême et ami de Berry. François de Sales Marie du Lac avait épousé Julie Desbouis de Salbrunne, morte en 1819, et était sous-préfet de Rambouillet depuis 1815 lorsqu'il mourut en 1824, peu après la naissance de son petit-fils⁽⁵⁾. Le sous-préfet, qui était venu rendre visite à son fils peu auparavant, lui écrivit: "*Puisque le Ciel a comblé tes vœux et les miens, mon cher Théodore, je pense à entonner le "nunc dimittis" et, quoique je ne sois pas positivement pressé de renoncer à ce bas monde, qui ne laisse pas d'avoir des charmes lorsqu'on a de bons enfants comme vous, et qu'en en voyant augmenter le nombre, on a tant de raisons de croire que ce sont pour l'avenir de nouveaux amis qui s'élèvent...Conserve bien ce petit trésor pour qu'il soit un jour, comme toi, bon fils, bon père, bon citoyen*".

L'heureux père, Jean-Baptiste, dit Théodore, du Lac, emprisonné pendant les Cent Jours alors qu'il tentait de rejoindre le roi en passant par l'Angleterre, était premier avocat général à Limoges, lorsque naquit notre héros, Jules François de Sales, le 24 février 1824. De sa femme, Marie Anne Caroline, dite Caro, Esmangard de Bournonville Saint-Maurice, il avait déjà une fille Marthe, âgée de trois ans. Se sentant malade, Théodore abandonna Limoges pour se réfugier à Compiègne où il devint président du Tribunal en 1827, avant de mourir l'année suivante. Il succédait à un Poullétier⁽⁶⁾, juge quasi nonagénaire qui se piquait d'érudition: il donnait dans le celtisme, -comme le préfet Cambry fondateur de l'académie celtique, devenue Société des Antiquaires-, et publia une inscription grecque qui aurait été trouvée au mont Chastres (Saint-Pierre en Chastres), y révélant un collége de druides. Les deux orphelins, Marthe et Jules, avaient la chance d'avoir à Compiègne une famille aisée et "bien née" qui allait les entourer. "*La société de*

(3) c.r. par Jacques de Bréda, *P.V.S.H.*, XVIII, 1909, p.28-31.

(4) En fait, si le sous-préfet de Rambouillet n'eut pas l'avancement souhaité, il conserva son poste ; alors que son frère, Etienne du Lac, sous-préfet de Beaune, fut destitué par Decazes et jamais rappelé.

(5) René du Lac, *Un sous-préfet sous la Restauration, François Perrin du Lac*, Versailles, 1915. Témoignage intéressant sur ce royaliste rousseauiste qui fit un voyage en Louisiane, 1801-1803, puis devint sous-préfet de Sancerre en 1807, de Baugé en 1811, rallia aussitôt la Restauration et finit ultra ; son frère, Etienne, sous-préfet de Beaune, fut destitué pour ultracisme. A Rambouillet il reçut assez souvent les princes.

(6) Claude François Poullétier, 1838-1831, magistrat érudit et "celtisant".

Compiègne se compose de cent personnes environ. Il est impossible, pendant un séjour aussi court, de pouvoir juger de son esprit et de sa manière d'être. Caroline étant liée avec toutes les jeunes femmes et les jeunes filles, il paraît y régner une grande union; mais je pense que c'est comme dans toutes les petites villes"⁽⁷⁾.

Le grand-père maternel de Jules était donc un Esmangard de Saint-Maurice qui avait déjà épousé une Poulletier, puis veuf s'était remarié avec une soeur du curé de Saint-Jacques (1813-1820), l'abbé de Tournefort (1761-1844), devenu évêque de Limoges (1824?-44),⁽⁸⁾ d'où la nomination de Théodore dans cette ville⁽⁹⁾. Cet ancien commissaire de la Marine, adjoint au maire de Lancry, fut le parrain de Jules; âgé et veuf de sa seconde femme, il passait ses soirées jusqu'à 10 heures au whist, jeu mis à la mode par les princes sous la Restauration, dans le petit salon à boiseries blanches de cette maison de la rue des Minimes (l'actuel n° 10) qui deviendra celle de son filleul. Il avait eu deux filles: en effet Caro avait une soeur, Pauline, dite Poulo, veuve de Tallobre, qui devint Dame du Sacré-Coeur en 1825, peu avant de mourir d'une maladie "de poitrine" en 1826, chez son père, à Compiègne; mais aussi un fils: Louis François de Sales Esmangard de Saint-Maurice. L'oncle Louis, aimable et charmant, ayant eu une jeunesse un peu légère, joua un rôle important dans la formation de Jules, "le meilleur des oncles et un véritable ami" était aussi collectionneur et avait un cabinet de curiosités et il communiqua sa passion à son neveu.

Cette famille de Bournonville, l'une des plus anciennes de Compiègne, avait des alliances avec les Cayrol, les Borel de Favencourt (un préfet), les Tallobre. Une cousine de Jules, Claire de Saint-Maurice, épousa le fils du maire de Périgueux (Jules séjourna dans le domaine périgourdin du Chenil) et en eut un fils, Maurice de Trémisot; cette Claire fut aussi une amie dévouée et fidèle de Jules; sa soeur, Berthe, épousa Charles de la Brunelière. Marthe et Jules furent aussi élevés par leur tante paternelle, Célestine du Lac, au physique un peu ingrat mais intelligente et bonne; c'était la marraine de Jules et prendra d'autant plus au sérieux son rôle qu'elle devint aussi Dame du Sacré Coeur; allant de couvent en couvent sous la direction assez redoutée de Sophie Barat, fondatrice de cette congrégation très proche des jésuites. La soeur aînée de Jules, Marthe, épousa Eugène de Labrunerie qui habitait rue Saint-Louis, une maison située contre le jardin des Saint-Maurice, ainsi qu'à Fresnières; elle mourut à la naissance de son fils Georges (1843-1904). Eugène se maria avec Berthe de la Salle de Louvois, qui lui donna un

(7) op. cit. 5, p.128

(8) *B.S.H.C.* tome 25e, 1960, p.58, chamoine Delvigne, "Mgr de Tournefort".

(9) Le cadre compiégnois est partiellement évoqué dans le *B.S.H.C.*, tome 29e, p.217-234, François Callais, "Une ville royale et impériale sous la IIIe République".

autre fils, Gaston, avant de mourir de la poitrine ou de consommation ou encore de phtisie: que de noms pour cacher cette terrible tuberculose qui décimait les familles et particulièrement la jeunesse. Les deux fils d'Eugène, trop gâtés, eurent un avenir décevant.

Revenons au petit Jules, nouveau-né à Limoges. Une lettre décrit la saleté de cette ville, il fallait y aller en sabots dans la boue. On voudrait se recueillir à Noël dans la proche église Saint-Michel, les dévotions y paraissaient trop démonstratives et bizarres, avec peu de piété réelle: *“Elle était pleine depuis minuit presque continuellement mais les chiens y aboient, les enfants y crient et les hommes y parlent comme au milieu des rues. Une douzaine de quêteuses la parcourent continuellement, en demandant pour les pauvres, pour les âmes du purgatoire, pour le luminaire de la Sainte Vierge, pour le luminaire de Saint-Martial, pour les prisonniers,...Les pénitents de toutes les couleurs s’y présentent en chantant dans le ton le plus bizarre”*. Jules fut ondoyé le jour de sa naissance, sa grosse nourrice ne parlait et ne comprenait pas un mot de français. Jules eut le croup, consacré à la Vierge il en porta le cordon à la demande de Mgr de Tournefort; de même l'enfant Chateaubriand avait été consacré à la Vierge par sa nourrice de Plancoët (*Mémoires d'outre-tombe*). Venu tout enfant à Compiègne, Jules aura pour cette ville cet “amour de clocher” caractéristique de nos pères; nous sommes maintenant trop souvent ambulants et issus de trop de provinces diverses, ce sentiment nous ne pouvons plus guère l'éprouver qu'arrivés au port.

1830 et la “société” compiégnoise

“La révolution de 1830 tomba sur la société de Compiègne comme la grêle sur la moisson”. Les lettres de ce temps révèlent les craintes de troubles populaires, les cruelles rancoeurs des fonctionnaires destitués ou sur le point de l'être, le point d'honneur de nombreux officiers et de fonctionnaires d'autorité à refuser de servir le régime usurpateur; ainsi démissionnèrent le maire de Lancry et ses adjoints Bournonville de Saint-Maurice et de Crouy⁽¹⁰⁾. On fut sévère pour le roi Louis Philippe, dit souvent Philippe, à la manière de Chateaubriand. *“Tout ce qui est libéral ou démocrate exulte et abuse de la situation”*. En février 1831, de jeunes bourgeois chahutèrent le clergé de Limoges (ce qui rappelle les émeutes et pillages à Paris: Archevêché et Saint-Germain l'Auxerrois: Compiègne y gagna, grâce à Vivenel, le retable en albâtre de sa Salle d'honneur). Sous le prétexte du Domine salvum fac regem, les libéraux exigèrent que le nom de Louis-Philippe fût ajouté à cette formule et pas

(10) Neuf conseillers municipaux démissionnèrent sur vingt-neuf (trente étant alors le chiffre réglementaire de 1800 à 1831, ramené ensuite à vingt-trois). Six membres du conseil de charité se retirèrent également, dont Bournonville de Saint-Maurice, cf. Lesguillons, P.V.S.H.C., 1890, p.120.

seulement mis dans l'oraison d'usage. En 1832, Mme de Saint-Maurice se moque des jeunes bourgeoises qui vont complimenter les princes séjournant au château: *"Ils sont arrivés à sept heures du matin au bruit de vingt et un coups de canon. La garde nationale et le régiment ont été passés en revue. Le déjeuner était de 36 à 40 couverts. Toutes les grandes et petites autorités y étaient. Nos trois curés étaient du nombre, ce qui a charmé les uns et déplu aux autres. L'autorité locale avait eu la lumineuse idée de faire porter des fleurs accompagnées d'un compliment par une députation de demoiselles, à ces bambins qui ne sont rien. Douze demoiselles avaient reçu des lettres closes d'invitation. Cinq se sont trouvées au château: Mlles de Champlieu, de Mancy, Labigne, Forget ont refusé; Mlles Laserre, Delille, Viet, Crouzet, Aubrelisque étaient acceptantes.⁽¹¹⁾ Cette dernière est arrivée trop tard, ce qui lui a fait grand plaisir. Elle a plus de bon sens que son père. L'aînée des demoiselles Viet a porté la parole. Mme Crouzet était derrière elle et lui soufflait le compliment, qui, de style, était fort curieux. A huit heures de matin, on était dans les rues crottées en souliers de satin...Avez-vous jamais vu pareille inconvenance? Aller complimenter des enfants, jamais pareille bêtise ne s'est faite. On dit qu'ils en sont honteux.."* Ces enfants, Orléans et Nemours, qui revenaient de la Belgique où ils avaient accompagné l'armée libératrice du maréchal Gérard, n'en étaient plus vraiment, Orléans étant né en 1810 et Nemours en 1814.

L'éducation de Jules

Ces événements expliquent l'atmosphère dans laquelle fut élevé le petit Jules, de refus de la nouvelle société et de nostalgie pour les grandeurs passées, mais cela ne troubla pas ses études. On le plaça d'abord interne au collège de Compiègne, à l'âge tendre de sept ans, en octobre 1831. De 1823 à 1829, ce collège, jumelé avec un petit séminaire, avait été géré par des jésuites mais, après avoir été fermé pendant deux ans, il était redevenu purement universitaire donc plutôt mal vu de la société légitimiste: Jules ne fut donc là qu'en passant. Dès 1833, à neuf ans, le voici pensionnaire à Vaugirard, chez les jésuites, l'abbé Poilloux, supérieur réputé, y imposait de fortes études et la mémoire de Jules s'enrichit de souvenirs classiques français et latins, - il eut longtemps plaisir à réciter la virgilienne églogue d'Aristée-, et se forma un jugement droit et net, servi par un langage clair et mesuré. Il eut cependant un professeur imbu de romantisme qui déclamaient la ballade de Lénore (celle de Bürger?), romantisme et ultracisme firent en effet d'abord bon ménage. Cette jésuitière était aussi un foyer d'opposition légitimiste, soupçonné de comploter pour les carlistes

(11) Le premier sous-préfet de Compiègne s'appelait Jarry de Mancy. Poalain de la Bigne fut maire sous Louis-Philippe, Viet en 1851 et Aubrelisque au début de la III^e République.

d'Espagne: l'envoi de reliques contenues dans un corps de cire provoqua une descente de police, s'imaginant qu'il s'agissait du comte de Montmolin, fils de don Carlos. En juin 1835, ce fut une première communion fervente. Madame du Lac venait deux fois par an séjourner à Paris et passait alors un ou deux après-midi avec son fils qui avait pour camarade Arthur de Bréda. En août, on séjournait à Bourguignon, village des frères Le Nain, dans le Laonnois, chez les Barives (plus tard ruinés dans l'affaire des Néo Thermes, en 1842). Il était de tradition que Jules écrivît à son grand-père et parrain: pour le Nouvel An, pour sa fête, et à l'annonce des Prix et des vacances. L'aïeul adorait son petit-fils et l'emmena au Tréport, voyageant au gré de leur fantaisie et sans retenir aucun gîte. Le collège fut menacé par l'extension des fortifications de Thiers, en 1841-42. A la fin de cette année scolaire, Jules fut collé au baccalauréat en août mais reçu en octobre, malgré le grec car on n'avait pas voulu expliquer au collègue un auteur jugé peu moral: Jules fut sauvé en récitant quelques vers du *Passage du Rhin* de Boileau. L'un de ses examinateurs, le grave Patin⁽¹²⁾ lui dit: "*C'est bien, monsieur, cela répare le grec*". Le jury était alors formé des professeurs de Sorbonne, présidé par le philosophe éclectique Victor Cousin.⁽¹³⁾ Pour les collégiens compiégnois le baccalauréat se passa longtemps en Sorbonne, au moins jusque vers le milieu du XXe siècle; le département de l'Oise étant alors détaché de l'académie de Paris, vers 1960, pour être rattaché à la nouvelle académie d'Amiens.

Suivant la carrière de son père et ayant une inclination naturelle pour la magistrature, le voici étudiant en Droit et, en 1842, inscrit au Cercle catholique d'étudiants qui venait de se fonder; il logea dans un hôtel d'étudiants de bonne réputation. Déjà soucieux de charité, il participa aux conférences Saint Vincent de Paul que venait de fonder Frédéric Ozanam,⁽¹⁴⁾ particulièrement à celle de Saint-Séverin dont le président était un ancien saint-simonien et "disciple du Père Enfantin"⁽¹⁵⁾. Lui qui sera si peu attiré par les querelles politiques va écouter à la Chambre les grands orateurs parlementaires: Guizot, Berryer, Thiers⁽¹⁶⁾..., mais aussi à Notre-Dame, un Lacordaire⁽¹⁷⁾. L'oncle Louis de Saint-Maurice, fin gourmet, l'invitait dans les meilleurs restaurants: Les Frères

(12) Patin, 1793-1876, fut un historien de la littérature grecque, latine et française, et professa un cours d'éloquence française.

(13) Cousin, 1792-1867, fut le représentant de la philosophie éclectique et donna un cours d'histoire de la philosophie.

(14) Ozanam, 1813-1853, fonda la Conférence Saint-Vincent de Paul en 1833.

(15) Enfantin, 1796-1864, ingénieur et économiste, ridiculisa le mouvement saint-simonien par sa recherche de la "mère suprême".

(16) Guizot représente l'orléanisme conservateur, Thiers le "parti du mouvement", Berryer le légitimisme.

(17) prêtre libéral, restaura les dominicains.

provençaux, La Maison dorée, Véfour. Le salon de Mme Colombe, fille de Mme Guimel, l'accueillit mais il fut aussi reçu près de Bordeaux, chez les La Myre-Morry, et chez Bertrand de Lur-Saluces, au château Yquem. Son grand-père et parrain, Esmangard de Saint-Maurice, lui offrit de fort beaux voyages. En 1844: Jules partit pour Strasbourg, en deux jours deux nuits et six heures, puis Bade, Heidelberg, Mayence, Coblenze, de là pour Cologne, en bateau, "*Il compara le cru de Johannisberg avec celui de Château-Yquem*". En 1845: après sa licence en Droit, c'est huit jours à Londres; en chemin Jules s'arrêta à Amiens afin de rendre visite à sa tante religieuse qui passait de couvent en couvent: Autun, Conflans. Jules fut reçu docteur le 25 février 1848, il dut alors rassembler un jury dispersé par la révolution qui renversa Louis-Philippe. Les émeutes ouvrières, du 23 au 26 juin, furent matées par le républicain Cavaignac (et non par Ledru-Rollin qu'indiquent les notes que nous utilisons) en appelant la garnison de Paris, "*les bons éléments*" de sa Garde nationale,⁽¹⁸⁾ les gardes mobiles de Paris (des adolescents selon le témoin), et les gardes de province: le 24 départ de celles de Versailles, Clermont, Beauvais, Amiens, ... le 25, au tour de Compiègne: celle-ci avait pour capitaine le beau-frère de Jules, Eugène de Labrunerie, et pour lieutenant Alfred de Labrunerie, frère d'Eugène; Jules du Lac lui-même était caporal. Les officiers, sans domicile à Paris, se réfugièrent dans l'escalier du député Barillon⁽¹⁹⁾. Jules raconta le transfert des émeutiers faits prisonniers et entassés dans les sous-sols de la Galerie du Bord de l'eau: on tirailla sans raison entre les troupes et il y eut des victimes; ce récit est à comparer à celui de Flaubert, dans *L'Education sentimentale*.

En novembre 1849, Jules fut nommé juge suppléant, donc sans traitement, à Amiens et garda ce poste jusqu'en 1851. Reçu dans les salons, y jouant au whist, il y fréquenta Mme de Gomer, les Mathan, Franqueville, Choqueuse, Longeville, Mgr de Salinis, prélat assez mondain et d'une haute distinction, et s'y fit un ami, de Marsilly, ingénieur de Mines. N'oublions pas le voisinage de sa tante Célestine que Sophie Barat allait bientôt envoyer à Niort, malgré les supplications de sa famille. Le mirage de la jeunesse lui fit garder un agréable souvenir de cette ville assez morose. En 1850, Jules assista à la mort de son grand-père de Saint-Maurice. En avril 1852, le voici nommé substitut au tribunal de Senlis. Il n'y avait pas de chemin de fer dans cette petite ville: "*.. quoique proche de Paris, très marquée du sceau provincial; à part quelques fonctionnaires* (l'un de ses collègues, le juge Dambry, avait la manie de se suicider, le

(18) Cette milice de citoyens fut chargée de maintenir l'ordre de se maintient de 1789 à 1871. L'équipement étant aux frais du citoyen, le recrutement fut bourgeois sous Louis-Philippe mais se démocratisa après la révolution de février 1848. Une garde nationale fut créée à Paris, en mars 1848, dissoute en décembre 1849.

(19) Châtelain de Bellinglise, à Elincourt Sainte-Marguerite. Sous Louis-Philippe, il représentait le courant libéral du "mouvement".

pharmacien lui fournissait des drogues sans danger mais aux effets variés), *il y avait peu de société*”; cependant il fréquenta Mme de Parseval, apparentée aux Trémisot, les Capelle, famille du procureur impérial, les de Waru, au château de Bellefontaine. Jules éprouva une vive sensation de solitude et s’imposa alors l’idée du mariage.

L’installation de Jules à Compiègne

Le 3 août 1852, Jules épousa Marguerite de Saint-Martial, née en 1834, fille de Nathalie de Seroux, morte en 1850, et d’Alfred de Saint-Martial, officier de dragons à la Garde royale de Charles X, tempérament déprimé à la suite d’une maladie. Les Saint-Martial étaient une famille des environs de Montpellier, ils habitaient Compiègne, rue Sainte-Marie, avec une maison de campagne à Ribécourt. Marguerite avait un talent de peintre, tenu de sa mère, et fut l’élève d’Alfred de Dreux. Elle trouva comme appuis du côté paternel: une tante, la marquise du Rouret, qui devait perdre son gendre et élever son petit-fils, Stanislas de Clermont-Tonnerre, ainsi que M. de Belleval, avocat près de Bourges. **Les deux familles principales de la société de Compiègne furent ainsi rassemblées: les Seroux et les Esmangart.** Le voyage de noces les mena aux châteaux de la Loire et jusqu’à Niort, où l’on visita la tante Célestine. Après le coup d’état du 2 décembre 1851, Jules accepta le serment mais refusa de signer une adresse particulière d’allégeance et brisa ainsi sa carrière. En 1853 naquit René Marie François de Sales, Mme Alfred de Seroux, femme de grande expérience, qui avait eu neuf enfants, fut de bon conseil; Louis de Saint-Maurice fut le parrain, et Mme de Chameroles, une grand-tante, la marraine. La mère du nouveau-né mourut peu après, de la typhoïde, à dix-neuf ans, et cette mort plongea à jamais Jules dans le deuil (selon le témoignage de Xavier de Bonnault). La terrible Mme Sophie Barat tint à Niort la tante Célestine, réclamée par le jeune veuf. La même année mourut M. de Trémisot, maire de Périgueux, rendant Claire veuve à son tour, ainsi que Mme de Saint-Maurice, qui tenait salon. A l’exemple de son père, Jules se réfugia à Compiègne; en mars 1854, il y devint juge suppléant, remplaçant Brégeault devenu avoué. Il retrouva ainsi l’entourage familial, ce ne devait être qu’un poste d’attente mais il fut trop intègre et suspect d’indépendance pour faire carrière; en vérité trop fidèle à l’idéal légitimiste incarné par Chambord et ensuite les Orléans, seuls princes français.

On restait fidèle au Tréport, en y passant un mois, avec Mme de Trémisot et son fils Maurice, Demarsy, procureur impérial à Compiègne, et son fils Arthur, futur fondateur et secrétaire de la Société historique. On faisait visite à Montdidier, chez les d’Aubercour. Avec les Trémisot on passa un mois à Arcachon et on s’y ennuya, puis on s’installa dans leur domaine du Chenil, près de Périgueux, fréquentant les voisins provinciaux: M. de Royères, maire depuis 1823! M. de Vaux, oncle d’un zouave pontifical, la famille de Lamberterie. En 1866, les du Lac passèrent des

vacances à Etretat, avec les Trémisot, leur tante Demonchy et son petit-fils Jacques de Bréda. En 1867, se rendant en Périgord on fit visite à René de La Motte-Rouge, directeur du haras de Saintes. On se rendait aussi au château d'Elbeuf en Bray, où habita la vicomtesse d'Auteroche, soeur d'Adalbert de Laporte et le petit Robert; en 1887, à la mort de madame de Laporte, la propriété fut vendue à la fromagerie Gervais. Jules et René allèrent aussi à Langrune, près de Caen, avec les de Wimpffen qui avaient trois filles et un fils. M. de la Brunelière, ancien sous-préfet à Bastia, jaloux, se reclut en Basse Normandie, entre Coutances et Saint-Lô; on se rendit donc à Marcambye, au bord de la Soulle, entre Coutances et Saint-Lô: on y trouvait deux enfants, Paul et Mariette, une basse-cour et force beaux livres. Après 1870, on reprit contact avec les cousins Demord, à Metz puis à Fontainebleau.

L'éducation de René et la guerre de 1870

Cette éducation semble la répétition fidèle de celle de son père. René fut d'abord externe au collège, recevant les répétitions supplémentaires d'un professeur du collège, Bourdon. Célestine, fatiguée, en demi-retraite à Metz, donne des conseils sur son éducation à Jules: rester père et ne pas exposer son autorité, en l'aidant à ses devoirs. Avant sa mort, survenue en 1865, la tante décrit aussi sa visite, enfant, aux Tuileries: *“Louis XVIII, Artois et les Princes, la fille du Roi martyr!... Tout ce monde, si grand aux yeux des hommes, ...est maintenant sous quelques pieds de terre et a paru devant le Roi éternel que nous ne voyons pas”*. René en neuvième, a encore un professeur du collège, Boucher; il est retardé par la scarlatine. Maurice de Trémisot est placé interne à Vaugirard, sa mère prend un appartement à Paris, au désespoir de Jules; elle reçoit rue de la Baume: les Léautaud, les Briatte, Mme du Quesnoy, M. de Loynes, la comtesse de Londrières...En 1864, René, alors en sixième, rejoint Maurice à Vaugirard. La tante Célestine prodigue ses conseils à son petit-neveu, René: *“Sois simple et confiant avec les bons Pères; l'ennui est le partage des sots ou de ceux qui ne veulent pas remplir leurs devoirs, ce qui est bien pis; car les sots sont à plaindre et non coupables”*. En 1865, pour sa Première communion, René reçoit une lettre de son père: *“Dans moins de dix jours tu vas recevoir N.S....réfléchis à l'infinie bonté de Dieu qui consent à se donner à toi, simple petit enfant bien imparfait et bien pécheur...tu feras tout désormais par amour pour Dieu qui est la source de toutes les grandes inspirations.... N.D. de Paris, Amiens, oeuvres d'hommes de foi, à convictions profondes. C'est dans ces convictions qu'ils puisaient leurs sublimes inspirations....”*. René était alors vêtu en collégien de Vaugirard, vaste redingote bleue et haut de forme: *“Ce costume assez bizarre pouvait passer pour l'antique “robe prétexte” et n'était pas sans flatter les enfants. En revanche, les parents le trouvaient bien laid”*. Lors d'une grande séance publique de l'Académie de la classe d'Humanités,

Jules entend son fils y lire un devoir littéraire, comme ses camarades de l'Académie. *"Il y avait un discours latin, une pièce de vers également latins. Prudemment le Père Duponchel avait réduit au plus court ces deux articles. Ensuite, une critique littéraire de l'Attila de Corneille; puis trois récits de l'histoire de Vaugirard: l'un dans l'Antiquité et l'histoire de France; un second dans les temps modernes qui étaient ceux de l'abbé Poilloux: c'est René, comme fils d'un ancien élève, qui en fut chargé. Le troisième datait de nos jours et cette dernière pièce littéraire était charmante; l'auteur, Vallery-Radot, était fils d'un littérateur de quelque mérite et lui-même écrivait fort bien. Après ces lectures, venait le gros morceau, un dialogue en vers écrit par le Père Duponchel lui-même sur "Le roi Louis le Jeune revenant de la croisade et le gouvernement de Suger". René jouait le rôle d'un vieux seigneur sympathique. On avait loué des costumes appropriés et assez pioché la mise en scène. Malgré l'inexpérience générale, cela marcha à peu près correctement et les compliments ordinaires purent se donner carrière"*. En 1870, l'académie de Rhétorique joua *Le Légataire universel*, expurgé; René tenait le rôle de Lisette, masculinisé en Larigète. René fut peu après invité chez Edmond de Marsilly, à Quevauvillers.

La "stupide guerre de 1870" allait, pendant "l'année terrible", tout perturber. La Garde Nationale, on y retrouvait Alfred de Labrunerie et Eugène de Labrunerie, fut désarmée: Arthur de Marsy n'avait qu'un sabre de la garde royale! On fit des provisions: pommes de terre, farine. On perça la porte des propriétés voisines afin de faire filer les grands garçons non mobilisés s'ils étaient requis par les Prussiens. La porte du 10, rue des Minimes, fut marquée à la craie et deux junkers prussiens y logèrent, les occupants se succédèrent, ils voulurent manger à la table de famille où la conversation fut très pénible. Le franc-maçon Barbillion fit une partie de whist avec son rival politique de Frézals, les barrières tombèrent en cette occasion tragique. Paris étant assiégé, René dut abandonner Vaugirard et aller au collège de Compiègne en cette année 1870-71; mais quel mépris pour cet établissement! *"Le seul avantage de ce collège c'est qu'il n'était pas cher, ce qui n'était pas à dédaigner par ce temps de guerre.. La classe de philosophie comptait huit élèves en tout. En somme on y préparait tant bien que mal les examens"*. René y réussit son bachot. Les communards menaçant Vaugirard, les élèves des jésuites avaient dû aller à pied se réfugier à Saint-Germain. Mme de Frézals alla chercher son argenterie à Paris pendant la Commune: *"L'entassant dans un grand cabas, elle s'habilla d'un vieux cache-poussière et d'un reste de chapeau et passa fièrement devant les blagues des insurgés"*. Jules vint à Versailles, appelé par Adalbert de Laporte: à Gennevilliers et Colombes il essaya le feu des batteries parisiennes. La "république des ducs" recruta dans l'aristocratie, tous ne surent pas en profiter: ainsi Songeons, sous-préfet de Dunkerque fut déplacé à Saint-

Flour, cela sembla une disgrâce.

René continua la tradition du Droit, installé à l'hôtel Belzunce, rue Madame, il s'inscrivit au Cercle catholique des étudiants. Xavier de Bonnault et René du Lac voisinèrent dans leurs appartements d'étudiants : le premier rue Jacob, le second⁽²⁰⁾, rue Bonaparte. Loin d'être isolé, René était reçu par les Trémisot, les Varanval, les Morin (au conservatoire des Arts et Métiers), les Briatte, Mme du Rouret (à Versailles), *“bien que Jules ne l'aimât pas”*. Jules écrit alors à René : *“Pendant ce commencement d'année où tu as beaucoup de temps libre, tu devrais étudier un peu les chefs d'oeuvre des grands musées à côté desquels tu te trouves, surtout ceux du Louvre. Lorsque je t'irai voir, ce qui ne tardera pas, je t'apporterai les livres des écoles italienne, française, et espagnole pour la peinture, ainsi que celui de ton voisin le musée de Cluny. Tu pourras alors les visiter bien à ton aise, en te rendant compte de tous les principaux objets et afin de te rappeler les noms des grands peintres de chaque école”*. Voici encore ses conseils à René qui termine des examens de droit : *“...Pioche avec conscience pour accomplir virilement ton devoir; offre chrétiennement ce travail à Dieu; si tu réussis, tu seras doublement heureux, et, en cas de non succès, tu auras au moins la consolation d'avoir vaillamment fait ton devoir; Dieu et ta conscience seront satisfaits et il faudra bien que ton père le soit. Te défiant de tes forces, confie toi en Dieu; va demander l'aide de Notre-Dame des Victoires, elle a fait bien d'autres miracles que celui là. Valette et Watrin eux-mêmes ne sont que de dociles instruments dans les mains de la divine providence”*.

En 1875, le “volontariat”⁽²¹⁾ de René se passa à Rueil puis à Vitré; il en profita pour visiter madame de Sévigné, aux Rochers; plus tard il fit sa première période de réserve et participa aux grandes manoeuvres. Jules estimait que le service militaire était une anomalie sociale pour des propriétaires et licenciés en droit, contraignant à *“vivre avec les gens grossiers et brutaux qui remplissent les casernes...une déchéance...une humiliation...fruit des révolutions démocratiques”*. En 1879, René fut refusé comme juge suppléant à Compiègne, par Le Royer, sous-secrétaire d'Etat du ministre radical Goblet. Les nominations dans la magistrature, suspectée, à juste titre, d'être en grande partie réactionnaire, étaient devenues très “républicaines” depuis que la tentative de Mac-Mahon d'imposer son autorité, le 16 mai 1876, avait échoué. La persécution par Jules Ferry des congrégations, -plusieurs d'entre elles, dont les jésuites toujours particulièrement mal vus, durent se disperser-, allait provoquer, en 1880, de nombreuses démissions de

(20) Auteurs de manuels de Droit.

(21) La loi de 1872 permettait aux jeunes bacheliers, quand ils payaient leurs frais d'équipement, de devancer l'appel en ne faisant qu'un an de service, au lieu de cinq.

magistrats catholiques, suivies par une épuration du corps judiciaire que permit la suspension temporaire, en 1883, du principe de l'inamovibilité. René ne pourrait donc pas intégrer cette magistrature à laquelle il s'était préparé. Le tribunal restait cependant composé d'amis: le président Alexandre Sorel, le procureur Félix de Maintenant qui appartenait au tiers ordre franciscain et "*on se demande si c'est aussi le cas de Jules du Lac*", le juge Brégeault, le substitut Fouquier, le juge suppléant Bollaert.

Jules, grand-père

Arthur de Marsy et Mme Mariani voulaient marier René. La marquise du Rouret, soeur de M. de Saint-Martial, veuve et retirée à Versailles avec son petit-fils Stanislas de Clermont-Tonnerre, s'y employa heureusement et jeta son dévolu sur la fille d'un général de brigade, Hélène Bonneau du Martray. Cette famille était originaire du Morvan. Hélène avait un frère capitaine, Gaston, dont le beau-père, le général Fay, fut nommé à la division de Compiègne en 1887. René avait été piloté par Mme Renaut, femme d'un intendant militaire: la première entrevue se fit à la musique du parc de Versailles. Au mariage, le 16 septembre 1884, se retrouvèrent les Seroux, de Laporte, La Motte-Rouge, de Poul, de Bonnault, de Frézals, de Montbas, Sabatier, de Trémisot, Labrunerie, de Belleval,... René passait six mois à Versailles et six à Compiègne, à la belle saison. Jules et René dînaient au moins une fois par semaine l'un chez l'autre et se voyaient tous les jours, le jeune couple avait une maison rue Mounier. En 1885, Jules fut le parrain d'Emmanuel, premier fils de René, et Mme du Martray la marraine. Ce petit-fils aîné eut la vocation de la prêtrise mais Jules était déjà trop âgé pour en être averti; Emmanuel devait dire sa première messe à Notre-Dame des Armées, église de Versailles, le 5 juillet 1914. En 1890, mourut le général du Martray. En 1891, naissance de Michel (Mic) à Versailles: Gaston du Martray et Mme Alfred de Seroux furent parrain et marraine.

II La société de Compiègne

La famille et les amis

Louis de Saint-Maurice, l'oncle collectionneur, qui avait épousé Irma Bezin d'Elincourt, après avoir habité Paris fit construire un hôtel place du Château et y tint un "salon" compiégnois jusqu'à sa mort, en 1860. Mme de Saint-Maurice se montrait la maîtresse de maison la plus charmante; "*sa conversation, pleine de vivacité et d'esprit, ses goûts intelligents et artistes, tout en elle attirait et retenait les visiteurs et les amis. Son mari, amateur éclairé des belles choses, homme du monde accompli, grand appréciateur des bons plats et des bons vins, contribuait largement aussi à faire de sa maison un de ces exquis lieux de réunion qu'on appelait alors par excellence un salon.* Tous les ans,

l'oncle Louis allait séjourner à Bade, la ville d'eau allemande de Baden Baden, et y restait un ou deux mois: *“Bade était alors le lieu du monde le plus gai, le plus amusant. Toute l'Europe s'y pressait en été, les poètes le chantaient dans leurs vers”*.

En 1857, Jules faisait cultiver un jardin aux Avenues, alors non construites, dépendant du faubourg Hurtebise où il n'y avait que de petites maisons; ce jardin fournissait fruits et légumes: il fallut le vendre en 1866, les Avenues se construisant. En 1859, la mort de Mme de Chamerolles, grande tante et marraine de René, provoqua un partage entre les Seroux: René eut le bois du Bocquet, près de Jaux, Jules aimait la marche et s'y promenait beaucoup avec René; on louait aussi un âne. La maison du garde paraissait une véritable tanière mais les Blondel, habitués à vivre au milieu de leurs animaux ne s'en plaignaient pas; on leur construira d'ailleurs plus tard une maison confortable. La même année mourut M. de Cayrol, père de Mme Charles Esmangart, de Marie de Montbas, de Clémence Colombe. La terre de Gennetines, un bois près de Moulins, ⁽²²⁾ avait été partagée par moitié entre le petit Georges et Jules, qui vendit sa part en 1874. La maison de la rue Saint-Louis revint aux Labrunerie. La maison des Minimes aux du Lac qui la récupérèrent, après reprise de la location, en 1860, à l'avoué Hippolyte Bottier; cette maison avait été habitée par la famille Crin jusqu'à la Révolution puis par les Saint-Maurice; elle dut être restaurée par Milon, commis d'architecte. En 1892, on démolit des communs dans la cour des Minimes et la petite maison, 7, rue Saint-Louis, fut remplacée par une grande maison toute simple, construite par l'architecte Bernard, rez-de-chaussée en briques et étage en pans de bois; le jardin fut commun aux deux maisons. ⁽²³⁾ Il y avait une bonne pour l'enfant, un valet de chambre qui était le mari de la cuisinière, une femme de chambre. Ce train de vie n'avait rien d'excessif et les revenus, tant mobiliers qu'immobiliers, y suffisaient amplement. Jules exploitait encore des terres à Puisaleine, près de Tracy-le-Mont, en commun avec Félix de Maintenant et le prince de Broglie.

“M. du Lac, tranquille en sa demeure, s'occupant entièrement des hospices et de toutes ses oeuvres, n'avait pas d'histoire. Il jouissait paisiblement des charmes très réels de la société de la ville, sa famille et celle de sa femme en formaient la majeure partie. Les amis qu'il y avait, en outre, complétaient un ensemble très uni et très distingué”. Plus âgé, Jules passait toutes ses soirées chez M. et Mme Esmangart et ses filles: Mmes de la Motte-Rouge, de Poul, Mlle Henriette”. On se

(22) Propriété provenant de Julie Desbouis de la Salle, mère de Théodore.

(23) Il serait utile d'établir la “généalogie” des maisons anciennes de Compiègne, comme le voulait Jules du Lac: “Etudiez votre maison d'après les titres de propriété, ce sera le meilleur moyen de faire connaître exactement l'ancien Compiègne”.

distrayait dans le même monde, en évitant de se compromettre trop souvent dans les manifestations publiques. On jouait aux cartes: le bésigue, le jeu de la mouche, très à la mode, occupait six à huit personnes: on pouvait y perdre 6 à 8 F, certains y gagnaient toujours, on y trichait un peu. Il y avait des mouches chez les Beaussier, Roucy, Demarsy; celle de madame Esmangart était particulièrement animée. On faisait une bouillote à l'hôtel du Lac, avec marquise et chocolat. Aux fameux mardis et vendredis de Mme de Fromessent: le clergé de Saint-Antoine était invité et distrait par les farces d'Edgard, le fils de la maison. Le whist et l'écarté étaient plus strictement parisiens. On donnait des concerts, on montait sur scène. L'atmosphère des "séries" impériales ne devait guère être très différente." *Une ou deux fois par an, sa cousine, (celle de Jules) Mme de Bicquille, faisait jouer chez elle la comédie. Toute une troupe s'était formée dans le monde compiégnois. Les Bicquille, les Seroux, les Renou, M. de Bournonville en faisaient le fond. M. du Lac avait accepté d'être le souffleur et remplissait avec conscience ces délicates fonctions*".⁽²⁴⁾ Vers 1890, on garda le souvenir d'une soirée Yturbe, avec des tableaux vivants, et d'une soirée Porgès, avec des acteurs de la Comédie Française. A côté des jeux traditionnels, apparut le bridge.

Un large cercle d'amis se recrutait dans le même monde, les liens étant renforcés par de nombreuses alliances. On devrait passer en revue toutes les familles qui "comptaient" dans la bonne société de Compiègne et des alentours. Les Boitel de Dienval étaient installés à Pierrefonds, dans leur domaine de La Folie, depuis au moins deux siècles: leur fille épousa M. de Verneuil. Les Frézals possédaient l'actuel hôtel du Mess, vendu à l'armée en 1857. Madame de Frézals, née Esmangart de Beauval, avait gardé les manières de la cour de Louis XVI, ayant été "berceuse" de Marie-Antoinette; son fils épousa une Reverdy et ils aménagèrent La Chesnoye: leur fils, Edouard, fut diplomate. Les frères Bosquillon, de Genlis et d'Aubercour, à Montdidier, épousèrent des Poullétier. Mademoiselle d'Aubercour épousa le vicomte de Bonnault d'Houët, -au château d'Hailles⁽²⁵⁾, près de Montdidier. Ils eurent deux fils, tous deux élevés par les jésuites d'Amiens: Léon et Xavier, celui-ci, ami très cher de Jules, fut président et secrétaire de la Société historique. Les Lancry habitaient l'actuel hôtel du Grand Maître: Lucie de Lancry, fille de celui qui fut longtemps maire de Compiègne, épousa un Béthune, et leur fille, Albine, le comte de Fromessent. Les Bréda avaient acquis à la veille de la Révolution leur château du Plessis-Brion. La fille du général de Seroux, célèbre artilleur et défenseur de

(24) Les archives conservées au musée Antoine Vivanel, ancien hôtel de Songeons-Bicquille, devraient confirmer et compléter ce tableau de la "société" compiégnoise.

(25) Ce château fut détruit, avec ses archives, en 1918.

Magdebourg en 1814, avait épousé un baron de Bicquille: leur fils, Eugène, fut président de la Société historique et eut comme gendre le comte de Songeons, père de celui qui légua leur hôtel à la Ville en 1941, l'actuel musée Antoine Vivenel. Les Seroux se maintenaient à Venette depuis le XVe siècle, le baron Alfred construisit le château actuel, peu avant sa mort, en 1867, et un cadet, Edmond, s'installa au château de La Motte, près d'Orrouy⁽²⁶⁾. Citons encore: les Demonchy, dont descendent les Montarby et les Valence de la Minardière, actuellement à Choisy-au-Bac; les Guimet, à Melicocq; les de Broïn; les de la Belinaye; les de Devise; Mme de Bernetz, mère de Mmes de Lambertye et de La Bretonnière, et grand-mère de Paul de Serry; les de Poul et de La Motte-Rouge; les Doria, au château d'Orrouy: François Doria fut le camarade de René; les d'Hinnisdal au château de Tilloloy. Ces familles "*donnaient à cette province peu éloignée de Paris le cachet d'aristocratie aimable et simple que tous lui reconnaissaient*". Sous le second Empire, Jules, ne participa qu'avec réticences aux festivités officielles (voir le par. La Politique).

Le carnet mondain

De nombreux bals, la saison culminant en janvier et février, permettaient d'heureuses rencontres et les mariages se pratiquaient tout naturellement par endogamie: la respectabilité des familles, la concordance des goûts et des milieux, l'importance des dots et des "espérances", y avaient leur raisonnable part; on peut retrouver dans l'actuel *Point de Vue* ces mêmes réseaux mondains préparant les alliances. Un régiment de cavalerie d'élite resta constamment en garnison, entre autres: les lanciers de la Garde avant 1830, le 13e chasseurs à cheval, les lanciers de la Garde qui partirent pour l'Italie en 1859, les dragons de l'Impératrice, les 13e puis 5e régiments de dragons: ses officiers, souvent distingués et agréables, frayaient avec la bonne société et pouvaient fournir, faute de partis locaux assez honorables et rentables, des gendres de qualité. C'est ainsi que Robert Mortimer Fournier-Sarlovèze, officier au 5e dragons, en garnison à Compiègne à la fin du XIXe siècle, épousa Mlle Laperche et se fixa à Compiègne.

On évoque une sauterie chez Mme de Roucy, avec: Mariette de Songeons, "*les petites Rendu*", Gabrielle de Roucy; on y dansa "la boulangère". Le premier bal au nouveau château de Venette, en 1867, resta dans les annales. En février 1873, il y eut bal costumé chez le notaire Grandmange (étude de Me Brault), "*homme d'absolue confiance ardent aux affaires, défendant avec passion les intérêts de ses clients, au besoin contre eux-mêmes, il passait pour un ours ou un sanglier*" avec ses deux filles "*très agréables*". En 1880, la belle Mme Philibert repartit à Paris avec la patronne, la marquise de Saint Clou, après avoir donné à

(26) C'est ce châtelain qui fit les premières fouilles de Champlieu.

la villa Curial⁽²⁷⁾ deux soirées dansantes “*avec un mauvais piano*”. Vers 1885, au bal de Frézals, se retrouva la colonie d’été à Compiègne: Casabianca, Latour, Chabot, mais la campagne était encore en majorité avec, pour la Picardie: les de Villeneuve, Contades (Mlle de Contades, “*la perle de la Picardie*”), de Villars, de Caraman (Carlepont), Jacquemont (Offémont), de Devise (Salency), Thuisy (Baugy), Mme Dubloc, de Maintenant, de Bréda (Le Plessis-Brion), du Plessis, Grollier, de Boulancy (Passel), Sabatier (Pierrefonds), Margantin (Elincourt Sainte-Marguerite), Varanval (Jaux). Le piano fut tenu par “*un Desgranges quelconque venu de Paris*” et le cotillon, de 1 à 4 heures du matin, conduit par M. de Contades et Jeanne, puis de Mandell; on regretta l’absence des officiers de dragons, par suite d’un impair dont ils se seraient vexés. Vers 1897, on s’amusa chez les Lignac où un grand dîner fut suivi de sauterie et cotillon, les invités étant déguisés avec des costumes en papier (ce qui était alors une nouveauté): Mme Olry en folie, Barton en don Quichotte; on y déplora “*des excentricités*”. On cite aussi un Goûter d’enfants, aussi costumés en papier, chez les Henri de Seroux. En 1899, madame Laperche donna un bal costumé: Albertine de Poul, quasi aveugle, y portait un domino noir et blanc.

Rappelons certaines des alliances matrimoniales. En 1856, Henri de Cayrol et Mlle Haudicquey-Duquesnoy. Vers 1860, Félicie de Frézals et le général de Failly, à La Chesnoye; Louise Esmangart, cousine de Jules, et M. de La Motte-Rouge (officier des Haras, de famille bretonne). En juin 1862, au château d’Elbeuf en Bray: Jeanne de Seroux, fille d’Edmond, et Adalbert de Laporte, ancien sous-officier de chasseurs à cheval. En 1863: Albertine Esmangard et de Poul, capitaine de chasseurs à cheval, qui fut bientôt envoyé à Rome y secourir le pape. Marthe de Montbas, “*personne d’une nature extraordinairement vive... Elle attendait le prince charmant avec une impatience non dissimulée. Il se présente sous la forme d’un jeune officier du régiment de Georges*”, épousa Gabriel, le fils de Sabatier, riche propriétaire de Pierrefonds mais d’un premier lit et n’ayant pas la grosse part de l’héritage, mais encore très riche: ce sera le grand-père de Philippe Mariau⁽²⁸⁾. Raymond du Puget, zouave pontifical, fit construire sur l’avenue de l’Impératrice (c’est l’actuel n° 22, avenue Thiers) et épousa Pauline de Bicquille. Léon de Bonnault épousa Mlle d’Offroy, dont le père fut un curieux type de gentilhomme à l’ancienne mode. Se marièrent ensuite: Edmond de Frézals, diplomate, et Mlle de Blavette; M. de Varanval, et la fille du général Morin. En 1868, Léonce Perrot, homme de cercle et ami, et Mlle Elisabeth Haudiquez. En 1869: Clotilde Briatte et le comte Pillet-Will. Entre 1875 et 1880: Georges de Montbas épousa Mlle de Cassières, à

(27) La maison donnant sur l’actuelle avenue Thiers, décorée de deux médaillons représentant Jeanne d’Arc et Charles VII.

(28) Membre du conseil de la Société historique, mort en 1991.

Amiens ; Henri de Seroux et Mlle Melizett, une américaine (à La Peraudière, près de Tours); Paul Esmangart et Mlle d'Arches (une famille du Jura). La jeune femme, née de Bavent, de Ludovic de Seroux, allait mourir en couches, avec son enfant. Mariage de Marianne de Seroux avec M. de Maroges, au château d'Effiat. Xavier de Bonnault épousa, bien que peu fortunée, Henriette Esmangart, dont le père mourut peu auparavant; le ménage fit une entrée patriarcale au château et village d'Hailles. Jeanne de Frézals épousa Robert de Bréda. Claire Briatte épousa Frossart *"dont le château était en Nivernais"*. Lagarde épousa Samary de la Comédie Française, *"il aura une femme comme on aime à en voir aux autres"*. Le *"gros Tassart"* épousa la veuve Rivière. La Tullaye se maria avec la deuxième fille du comte de Lambertye. Robert de Laporte se remaria avec Mlle de Devise, à Salency. En 1883, Dubloc épousa Marie de Beaussier, au château de Lataule. Mlle Sorel, la fille du président du Tribunal et de la Société historique, se maria à Saint-Antoine, le 22 octobre 1885. En 1890: Georges de Frézals épousa *"une vague espagnole"* et Eugène de Faily Mlle de Saint-Quentin. En 1891, Maurice de Trémisot convola avec Marguerite de la Salle, presque sans dot.

La chronique mondaine de Compiègne défile: mariages, héritages, scandales, villégiatures, mais faisant place aussi aux événements les plus divers. La succession de Mlle Le Caron de Mazencourt, fortune de 2 millions 400.000F ! tante à la mode de Bretagne de Nathalie de Seroux et de ses deux frères, tomba entre les mains de parents éloignés du côté de son père. M. de Frézals, séparé de sa femme, se suicida dans sa maison de la rue Saint-Jacques (le Mess actuel), en septembre 1855. En 1866, les carmélites s'installèrent au faubourg Saint-Lazare, à côté de la maison de Wimpffen (33, rue saint-Lazare), actuellement de Vilmorin. On partit pour les colonies, et d'abord l'Algérie: un frère Lagarde y organisa une visite. Georges de Montbas, *"paresseux,"* s'engagea et tint garnison à Bône; les de Poul furent mutés à Batna: ils se retireront à Compiègne. En 1877, se tint une exposition industrielle et commerciale⁽²⁹⁾, avec une partie rétrospective, on s'amusa d'un café concert sous les arbres, en bas des Avenues. Une lettre du 4 décembre 79, de Jules à sa cousine Henriette de Bonnault relate les rigueurs de l'un des plus terribles hivers du siècle, l'hiver 1879-80, et dit les regrets de son absence: *"Sans vous la Bibliothèque ne bat plus que d'une aile, on sent qu'il manque quelqu'un aux réunions des Enfants de Marie, et Mme de Songeons a l'air d'un curé sans vicaire"*. Jules du Lac participa, en 1880, à la souscription pour la statue de Jeanne d'Arc, érigée en 1880, place de l'Hôtel de ville: *"manifestation assez peu artistique d'une bonne et pieuse pensée"*. En 1882: mourut de Bournonville, *"le Cousin"*, Paul Esmangart reprit alors

(29) François CALLAIS, "L'exposition de 1877 à Compiègne", dans ce bulletin.

ce nom d'antique renommée. En 1883, Jacques de Bréda s'installa au château de Thiepval et les Léautaud au château de Busigny, puis les deuils se succédèrent: mort subite de Fernand de Seroux; mort de Mme Edmond de Seroux; mort de la vieille Mme Esmangart: sa maison revint à Mme de La Motte-Rouge, dont le mari était inspecteur général des haras. Les Bonnault achetèrent une maison place du Château (appartenant actuellement à la famille Sis-Jumentier).

Le Cercle Compiégnois, -il se situait à l'étage du Café Chapuis, à l'emplacement des actuels Jardins d'Eugénie-, se transforma: son ancienne clientèle d'avoués, notaires, médecins, de quelques commerçants, fut remplacée par des aristocrates et le comte de Lambertye le présida; rénové il disposa d'un domestique. Un duel y fut évité, en 1895, entre G. de Moussac et Jacques de Lassalle. Une certaine jeunesse dorée mais fragile ne s'en contentait pas. En 1885, on fit le procès d'une maison de jeu "*fréquentée par de jeunes imprudents ou débauchés*": Max de Cayrol, Lamartinière, Aguado fils. En 1899, le fils M... fut arrêté. Gaston de Labrunerie, s'était trop lié à Edgard de Fromessent, et "*sa fureur de s'amuser et de dépenser de l'argent devinrent en quelque sorte une maladie mentale*". Le destin des frères, ou plutôt demi-frères, Georges et Gaston de Labrunerie fut lamentable; Jules en fut particulièrement éprouvé. Le père, ruiné par ses fils, se retira auprès de son frère Alfred, à Compiègne. Après la mort d'Alfred, les Labrunerie déménagèrent dans une petite maison, puis Eugène et Georges firent un séjour à Domfront-la-Compassion mais n'y restèrent pas, s'y trouvant mal soignés. En 1900, Gaston partit pour le Transvaal⁽³⁰⁾ mais "*n'en reviendra guère mieux*". Jules se réjouit que Georges de Labrunerie fit ses Pâques grâce à l'abbé Draye⁽³¹⁾. Après la mort de son père, en 1901, Georges finit victime de sa neurasthénie, en 1904.

Les Voyages

Jules avait déjà voyagé, grâce à son grand-père, en Normandie, dans le Bordelais, en Allemagne, puis à Londres. Peu après les apparitions de la Vierge, Jules et René découvrirent les Pyrénées: Gavarnie, Luchon,...ne manquant pas d'être à Lourdes pour l'Assomption; auparavant ils étaient allés à Notre-Dame de Liesse, en passant par Laon. Vers 1861, Jules étant ami du docteur Colson, président de la Société historique de Noyon, ils allèrent ensemble à Marienbad, "*cette station appartenait à un ordre religieux au curieux costume: redingote verte et chapeau haut de forme*", puis à Vienne et Prague. En 1864, Jules, accompagné du jeune Albert de Léautaud, va rejoindre les de Poul à Rome: en passant par Marseille, Nice (Albert de Léautaud, alors marin,

(30) A la suite de Villebois-Mareuil, des volontaires français allèrent combattre avec les Boers, contre les Anglais.

(31) Vicaire à Saint-Jacques, de 1890 à 1901, également aumônier au collège.

s'y présenta à l'amiral d'Hornoy, connu par Jules à Amiens), Oneglia, Gênes, Parme et Modène (Jules regrette les princes, victimes de l'unité italienne), Florence. A Livourne, l'expédition en mer échoua par suite d'une tempête et il fallut prendre le train jusqu'à Civita-Vecchia et subir des formalités ennuyeuses. Pie IX, le pape du Syllabus et selon son coeur, fut admiré à Saint-Pierre par Jules et l'abbé Martignon, vicaire à Saint-Jacques; il lui accorda une audience particulière d'un quart d'heure et le fit communier. Jules s'intéressa aux fouilles de Sainte-Priscille et aux albums du libraire Spithauer et s'enthousiasma pour "La communion de saint Jérôme" du Dominiquin. Après Naples, Pompéi, le Mont-Cassin, on retrouva Rome pour le Carnaval, puis ce fut le retour par Bologne, Venise, Milan, enfin Nice où séjournèrent les du Puget. En 1867, Jules visita "Chamouny" et la Grande Chartreuse. En 1869: Jules, en Belgique et en Hollande, admira l'activité de Rotterdam et revint par Spa et la Meuse. Peu après 1870, Jules et René allèrent à Jersey depuis Marcambye et Granville, retour par Saint-Malo, puis Jules repartit seul en Suisse: Schaffhouse, Lucerne, Interlaken. Vers 1875: Jules et René visitèrent les châteaux de la Loire, s'arrêtant à Montyon, chez les cousins de Bellaing, -le frère de madame, Henri de Bournonville, remplira le Blésois de sa postérité-, puis allèrent en Bretagne, visitant Henri Journeau à Brest; puis dans le Nord où ils descendirent au fond d'une mine, grâce à M. de Marsilly, directeur des mines d'Anzin.

En 1880, Jules repartit pour l'Italie, cette fois avec son fils; ils s'arrêtèrent à Tarascon chez les de Poul et à Villefranche chez les Sabatier: deux familles d'officiers en garnison. Jules baisa la mule du pape Léon XIII qui ne lui fit pas oublier Pie IX; il revint seul par Florence où la collection San Donato était en vente, puis Vérone et Turin; tandis que René poursuivait par Naples et retraits par Venise où il fut reçu par la marquise de Bassecourt. Mélicourt avait écrit à René: *"...pas d'idées toutes faites et pas d'admiration reçues...quand vous ne comprenez pas, insistez, les maîtres veulent parfois la foi d'abord"*. Xavier de Bonnault, avec son ami Mélicourt, allait de son côté en Ecosse puis, vers 1880, en Algérie, la Sicile et Naples; puis il repartit pour l'Orient. Jules excursionna depuis Vannes: château de Suscinio, îles du Morbihan, Carnac, Auray, Quiberon. René du Lac, en 1880, séjourna à Munich et en Suisse; en 1881, il partit pour l'Espagne, avec son ami Louis Ricard. 1884 vit René en Algérie: les de Poul étant à Mascara.

On voit l'importance des voyages dans ce milieu à la fois fortuné et cultivé. Peut-être que Jules tenait ce goût du voyage de son grand-père paternel, le sous-préfet de Rambouillet, lequel avait parcouru la Louisiane, abandonnant sa jeune femme pendant trois années, de 1801 à 1803. La jeunesse aristocratique anglaise ne pratiquait-elle pas dès le XVIII^e siècle le "grand tour", si le mot "touriste" n'apparaît qu'en 1803. Quant au voyage en Italie, n'était-il pas quasi obligé depuis le XVI^eme

siècle pour tous ceux qui se piquaient d'art.

La Politique

Jules détestait la politique, à quoi bon discuter puisqu'il ne changerait rien à ses convictions, il y voyait une sèmeuse de discorde et une source d'ennuis. Son groupe social se serait plus ou moins rallié à l'empire si la question de l'Italie puis de Rome ne l'en avait éloigné à partir de 1859. Il semble avoir participé à des chasses impériales et des spectacles, "*au fond d'une loge*", mais refusé les invitations personnelles. En 1861, l'opposition catholique s'étant réveillée, le ministre Persigny suspecta la Conférence Saint-Vincent de Paul, si chère à Jules, et voulut la contrôler⁽³²⁾. La famille et l'entourage gardaient l'espoir d'une restauration royaliste: en 1872, Raymond du Puget et le général de Charette rencontrèrent, au château de Venette, le marquis de Beauvoir, ami des Orléans: la "fusion" sembla faite, au moins localement. On sait comment elle devait échouer du fait de l'intransigeance du comte de Chambord, voulant rester maître de ce choix symbolique qu'était le drapeau.

Les relations avec la municipalité se détériorèrent, surtout sous Chovet: du Lac affichant trop son intransigeance. En 1872, à la mort de Floquet (ancien notaire jadis un peu discuté, selon Jules), lui succéda Aubrelisque, membre d'une famille bourgeoise et libérale, tandis que Cornu puis le marquis d'Auray remplaçaient le sous-préfet "*hargneux*" du 4 septembre (nommé par Gambetta). Les notes sur la situation municipale semblent peu fiables et ne pas correspondre à ce que l'on sait par ailleurs. Aubrelisque aurait été destitué par la préfecture, de 1876 à 1877, car "*jugé un peu trop avancé*". Le premier adjoint, Leveaux, "*aurait voulu être maire, ayant un immense amour-propre, mais personne ne voulait être son adjoint, on finit par trouver deux braves gens*". Aubrelisque revint malgré ses accointances avec la gauche. Sous Leveaux aurait été inaugurée la fête de Compiègne, celle des cabarets: "*elle fait fuir, Jules l'a en horreur*"⁽³³⁾. En 1877, Aubrelisque aurait demandé à Jules d'être maire⁽³⁴⁾, cet homme de bien mais peu populaire, car distant, refusa et Aubrelisque resta maire, "*on ne trouva pas mieux*". En fait Aubrelisque était officiellement malade et dut interrompre son mandat de 1875 à 1876, pour ne le reprendre que peu de temps, puisqu'il mourut au début de l'année 1878.

(32) Le 7 octobre 1861, Persigny dissout le Conseil supérieur de la Société.

(33) Délibération du conseil municipal du 17 avril 1875, créant la "Fête de Compiègne", du premier au deuxième dimanche de juin. Cf. "L'Exposition de Compiègne en 1877", dans ce même *Bulletin*. Sur 'Alphonse Leveaux', cf. B. SIBERTIN-BLANC, *Bulletin* 32ème, 1992.

(34) De 1876 à 1881, on retrouva le système d'avant 1871 et maire et adjoints purent éventuellement être nommés en dehors du conseil municipal.

Voici comment Jules jugeait la situation de la France au début de la IIIe République: *“Quelle pétaudière, quel gâchis! Je n’y vois rien de comparable que l’état politique et social de notre pauvre pays et si je ris de bon coeur en regardant toute cette lanterne magique d’imbéciles qui s’en vont gaspillant leur vie, leur temps, leur argent, je suis tenté de pleurer tous les jours en lisant mon journal.”...*”; son dégoût ne put que s’accroître. Jules du Lac lit *La Quotidienne* puis *L’Univers*, enfin *L’Union*, *Le Moniteur Universel*, *Le Français*.⁽³⁵⁾ Cependant, en 1881, à l’Hôtel de France, un dîner royaliste réunit une quarantaine de convives sous la présidence de Châtenay, avec René du Lac (Jules, fonctionnaire, ne put y assister), de Lambertye⁽³⁶⁾ représentant le comte de Chambord: il y eut un discours de Anquez, ancien magistrat de Noyon, *“on fit sortir les serveurs lors de la santé du Roi”*⁽³⁷⁾. Jules s’inquiétait de plus en plus de l’évolution politique: *“Mais je me demande comment les générations qu’on élève dans les principes de Paul Bert feront leur évolution dans le monde quand elles s’y produiront et gouverneront. Tu en verras de drôles quand tu seras entre 50 et 60 ans, sans préjugé de ce qui se passera avant. Ce qui me surprend toujours, quoiqu’en somme, je fasse comme les autres, c’est de voir le monde continuer à marcher sans secousses. ...”*. En 1883, lors d’un voyage en Autriche, il s’inquiéta de la maladie du comte de Chambord et, à sa mort, des messes furent célébrées à Saint-Jacques et Saint-Antoine. *“La rue des Cordeliers est fort attristée...C’était la branche aînée de la vieille race des rois de France qui s’éteignit. La branche d’Orléans lui succéda légitimement. Il y eut bien quelques entêtés qui s’orientèrent vers les Bourbons d’Espagne plus près, en effet que les Orléans, mais devenus depuis près de deux siècles des princes étrangers, et à ce titre, absolument inhabiles à régner en France”*. Cependant, de 1886 à 1892, c’est-à-dire de la loi d’exil au Ralliement, le royalisme s’affaiblissait tant qu’il apparut pour beaucoup cette “grande vieille chose morte” décrite par Alphonse Daudet, dans *Les rois en exil*. A sa mort, à 91 ans, M. d’Aubercourt, est salué comme étant resté le seul royaliste au conseil municipal de Montdidier (comme l’ancien juge Demonchy, également nonagénaire, isolé mais respecté au conseil municipal de Compiègne, sous la municipalité Chovet⁽³⁸⁾).

(35) *La Quotidienne* est légitimiste. *L’Univers* est catholique ultramontain, dirigé par Louis Vuillot. *L’Union*, légitimiste acceptant la “fusion” comme *Le Moniteur Universel* et *Le Français*, orléanistes reprenant la tradition légitimiste après la mort du comte de Chambord, en 1883.

(36) Président de la Société historique de Compiègne en 1890.

(37) La république ne tolérait guère les manifestation royalistes publiques, se sentant gravement menacée : les royalistes, sous le nom de “conservateurs”, n’obtenaient-ils pas encore la majorité des sièges au premier tour des législatives de 1885.

(38) Charles Demonchy, 1799-1894, il avait épousé une Charmolue, très ancienne famille de Compiègne.

Jules eut de bonnes relations avec Mgr Gignoux (1842-78), mais resta en froid avec son successeur, Mgr Fuzet (1892-99), trop rallié au régime républicain⁽³⁹⁾. En 1887, à la mort de l'abbé Picart (1874-88), il semble l'avoir jugé trop bien avec la municipalité, qu'il réputait "rouge", alors qu'elle était en fait modérée. Il semble tenir en médiocre estime une bonne partie du clergé, partageant cette opinion avec sa tante Célestine, pourtant religieuse, n'écrit-elle pas à son neveu: "*Le clergé est fait d'hommes...pris généralement dans la classe la moins privilégiée au point de vue humain... se plaint du même isolement spirituel dans son couvent...Dieu seul*". Jules n'aimait pas le XVIII^e siècle cher aux Goncourt; il n'aime pas plus le culte des pays du Sud, superstitieux et clinquant, qu'il oppose à celui, sérieux et majestueux, des pays du nord. Mgr Fuzet, est jugé trop gouvernemental, trop sec, "*le coeur manque*"⁽⁴⁰⁾; il fut promu archevêque de Rouen. Ayant placé l'un de ses amis, intelligent mais de réputation ambiguë (selon Jules), à Saint-Antoine, ce curé (l'abbé Mazeran, 1898-1908) aurait semé la zizanie en menant campagne pour l'agrandissement du territoire de sa paroisse aux dépens de Saint-Jacques: Mgr Douais dut calmer les esprits. Nommé à l'évêché de Tarentaise, ce curé de Saint-Antoine ne vit pas sa nomination confirmée par le pape: il n'était plus question de plaire au régime persécuteur de Combes. Jules s'inquiéta des menaces sur les Pères Eudistes de l'Ecole Saint-Jean à Versailles, ils éduquaient les enfants du Lac; ils réussirent d'ailleurs à ruser avec la loi d'exception.

Jules contribua à maintenir *L'Echo de l'Oise* "journal local à peu près royaliste"⁽⁴¹⁾, ainsi qu'à la caisse du marquis de l'Aigle, versant 400F en quatre ans au comité électoral. En 1888, Jules fulmine encore: "*La voyoucratie démocratique envahit tout dans notre siècle démocratique*". L'affaire Dreyfus le laissa perplexe: "*c'est la bouteille à l'encre; personne n'y comprend rien, si ce n'est que c'est chose fort triste pour notre armée... Il y aurait sans doute un procès à faire dresser les cheveux sur la tête*". Jules n'apprécia pas le coup de canne du baron Cristiani à Auteuil⁽⁴²⁾. En 1902, il se réjouit de l'élection comme député du colonel Bougon⁽⁴³⁾ et, en 1904, de celle de Fournier-Sarlovèze comme

(39) Cet évêque fit partie de ceux qui suivirent le plus ardemment les consignes de "ralliement" données par le pape Léon XII : encyclique *Au milieu des sollicitudes*, février 1892.

(40) Pour se concilier les autorités républicaines, il accepta de renvoyer le chanoine Pihan, vicaire épiscopal jugé trop royaliste, cet ami de l'abbé Morel, cher à la mémoire de notre société, fut mis sur une voie de garage : doyen d'Estrées Saint-Denis.

(41) Cet hebdomadaire devait fusionner, en 1903, avec *Le Progrès de l'Oise*, passé à la Droite. C'est seulement en 1908 que fut lancé un hebdomadaire royaliste d'Action Française, *Le Réveil de l'Oise*.

(42) Manifestation d'un gentilhomme royaliste contre Loubet, le 4 juin 1899.

(43) Election invalidée par la chambre du Bloc des gauches et aboutissant à l'élection d'Ernest Noël, radical.

maire, “*récompensé de sa peine et sans doute de son argent*”. Henri de Seroux, adjoint de Fournier-Sarlovèze est jugé comme: “*un garçon actif et intelligent qui peut rendre des services*”. En juin, René fut invité sur le yacht du duc d’Orléans: la jeune génération rejoignait l’Action Française qui redonnait un prestige intellectuel au mouvement royaliste devenu évanescent. En 1905, les processions religieuses furent interdites dans les rues de Compiègne, quelques “*aboyeurs et provocateurs*” lors de celle de Saint-Jacques⁽⁴⁴⁾ ayant fourni un prétexte facile. Jules craignait le nivellement socialiste et l’inquisition de l’impôt sur le revenu⁽⁴⁵⁾; il redoutait particulièrement l’impôt sur les successions, tenant à transmettre un patrimoine intact.

La vieillesse et la mort

Le docteur Gavrelle fut le médecin de la famille, avant le docteur Fournier, pris seulement en 1894; alors qu’arrivait à Compiègne le docteur Théry,⁽⁴⁶⁾ “*jeune homme*”. Fin 1895, Jules subit l’opération de la lithotritie, rue Oudinot, chez les Frères Saint-Jean de Dieu, suivie d’une grippe de fin d’hiver, puis d’une occlusion intestinale guérie par sondage; il devenait un vieillard et devait être soigné par une soeur de la Compassion. Il faisait encore une promenade quotidienne dans le parc, aux bras du “*bon Arthur*”, se reposant dans un pavillon, à l’abri de la pluie ou du vent. En 1903, Jules remit la direction de ses affaires à René et à Maître Jourdain. Ses amis disparaissaient. En 1887: Edmond de Frézals, mourut subitement, son fils, Georges, fit appel à leur ami Jules. En 1896: mort du comte Doria, châtelain d’Orrouy et collectionneur de tableaux. En 1897, le drame du Bazar de la Charité provoqua la mort de mesdames Fernand de Varanval, d’Hinnisdal, Greffulhe, de l’Aigle, Foy... En 1899: mort de Léonce Perrot; En 1900: mort de Mme de Laporte, phtisique, et de Mme Briatte. En 1900: mort de François de Bonnault, à 20 ans, (il avait été reçu troisième aux Chartes peu auparavant) et d’Arthur de Marsy qui, allant porter ses condoléances à son meilleur ami, succomba subitement dans la cour des malheureux parents. Cette même année disparurent aussi: Paul de Bournonville, Mme de Lambertye, Mme de Frézals. En 1903: mort d’Adaibert de Laporte, en Algérie, et de Mme de Montbas. Rappelons qu’Eugène et Georges de Labrunerie avaient successivement disparu en 1901 et 1904. “*Il pensait tant à la mort pour lui-même que celle des autres, même des meilleurs amis ne lui laissait pas d’impression très forte*”. Il plongea peu à peu dans un ennui profond et un désintérêt pour tout, il n’eut plus de

(44) Des répétiteurs du collège se firent remarquer parmi les perturbateurs.

(45) Le gouvernement Bourgeois en fit voter le principe en mars 1896, mais renonça à l’appliquer.

(46) Dit “le bourru bienfaisant”, il devait être longtemps l’adjoint du maire Fournier-Sarlovèze.

mémoire et ne supporta plus de lecture un peu longue; sa correspondance prit fin. Une soeur de la Compassion dut le veiller en permanence; ainsi passèrent les Soeurs Sainte-Arsène, Dosithée, Sainte Cécile... En 1906, il reçut par précaution l'Extrême-Onction. En 1907, disparut encore M. de Lambertye. En 1908, une dernière lettre griffonnée, il ne sort plus depuis septembre. En 1909, atteint d'une congestion il reçut de nouveau l'Extrême-Onction. René venait tous les deux jours et Claire de Trémisot restait fidèle. Ce fut la mort d'un "honnête homme"; le même jour emporta aussi le cousin de la Motte-Rouge.

Des hommages lui furent rendus: par Noël Trouvé, dans *Le Réveil de l'Oise*, l'hebdomadaire royaliste d'Action Française, par Xavier de Bonnault, à la Société historique⁽⁴⁷⁾, par Guillouzic à la société Saint-François Xavier, par Dubloc au conseil de la Caisse d'Epargne. Une rue lui fut dédiée qui rappelle son rôle dans la construction de "maisons ouvrières", faubourg Chapelle (devenu l'actuel quartier Bellicart). Sa bibliothèque qui s'était enrichie par le rachat d'une partie de ses livres à la mort de M. de Cayrol, en 1859, fut transportée à Versailles, sauf une petite partie laissée à la bibliothèque de Compiègne⁽⁴⁸⁾. Sa collection de médailles fut vendue en 1910, par Feuarent, plus du double du prix attendu⁽⁴⁹⁾.

III Portrait: l'érudit et l'homme d'oeuvres

L'érudit

Étudiant, il se passionnait déjà pour l'histoire et la numismatique. Les meilleurs jours étaient ceux où son oncle de Saint-Maurice venait le voir, lui faisant continuer ses études de fin gourmet mais aussi de numismate: il avait pris de lui l'amour des médailles. "*L'aisance récente que l'orphelin se trouvait avoir était employée à des achats de ces monnaies romaines, argent ou bronze, si artistiques quelquefois, toujours si intéressantes au point de vue de l'histoire, et aussi de ces pièces du royaume de France qui en disent si bien la noblesse. C'est alors qu'il commença sérieusement une collection qui, durant toute sa vie, fut menée avec un soin judicieux, une modération louable et une passion contenue*"...*Son goût pour la numismatique tenait à sa valeur de document précis et indiscutable ainsi qu'à la jouissance artistique*". Il

(47) Notice nécrologique dans les P.V.S.H., t. XVIII, p.67-74, intitulée "Jules Périn (sic) du Lac, 1824-1909».

(48) Le 15 mars 1912, Xavier de Bonnault présente à la société historique les Papiers de M. du Lac, offerts à la Société par son fils, René du Lac : sept liasses, la majorité de ces documents concernant l'arrondissement de Senlis aux XVIe et XVIIe siècles (notamment : Orry la Ville, la Chapelle en Serval).

(49) Communication de DHENIN, conservateur des Médailles à la Bibliothèque nationale, B.S.H.C., procès-verbaux, tome 35e, 1997.

rechercha particulièrement les médailles commémoratives du règne de Louis XIV, les médailles et jetons se rapportant à l'histoire de Compiègne. En 1857, sa collection s'enrichit de monnaies romaines de bronze et d'argent, ainsi que de monnaies royales françaises et de jetons. En décembre 1860, mourut l'oncle de Saint-Maurice et on vendit sa collection: Jules en racheta quelques monnaies. Parmi ses meilleurs moments furent ceux passés en recherches chez les marchands de médailles: Feuardent, Hoffmann, M. et Mme Serrure, et les libraires: M. Porquet, rue des Petits Augustins, Claudin rue Guénégaud, Champion "*qui considérait sa boutique comme l'antichambre de l'académie*". "*C'était un bonheur pour les collectionneurs compiégnois de se retrouver de temps en temps dans ce milieu intelligent et travailleur*".

Diverses communications sur les monnaies furent publiées par la Société historique: en janvier 1869: *Notice sur quelques médailles et jetons relatifs à la ville de Compiègne*⁽⁵⁰⁾; en juillet 1869: *Un assignat de Compiègne (collection Demarsy)*; en novembre 1869: *Sur une trouvaille de monnaies et de bijoux du XVIIe siècle, à Vieux-Moulin*⁽⁵¹⁾; en juin 1870: *Deux jetons portant les noms des cardinaux de Bourbon et Pellevé, abbés de Saint-Corneille*; en avril et juin 1873: *Jetons et méreaux picards (collection du Lac)*; en mars 1974: *Une monnaie de Charles IX*⁽⁵²⁾; *Numismatique locale, Mélanges*⁽⁵³⁾; en novembre 1881: notice sur *une monnaie du roi Eude, frappée à Compiègne et découverte en Angleterre,...* sans compter diverse notes non développées: telle celle sur *Les jetons de notaires de l'arrondissement de Compiègne* (mai 1885). En 1877: le *Bulletin monumental* publia "*une monnaie féodale de Pierrefonds*". En 1893: la *Revue Française de Numismatique*, retraça "*le transfert des ateliers monétaires à Compiègne*".

En 1862, Jules s'inscrivit à la Société des Antiquaires de Picardie et, en 1880, à la Société française d'Archéologie, ainsi qu'à la Commission d'inventaire des richesses d'art de la France dans l'arrondissement de Compiègne⁽⁵⁴⁾ et à la Société numismatique belge. Ce fut le premier président élu de la Société historique, en août 1868,⁽⁵⁵⁾ réélu en 1880 et 1885⁽⁵⁶⁾. Vice-président en 1892, il refusa la présidence qui devait lui échoir l'année suivante afin de célébrer le vingt-cinquième anniversaire

(50) B.S.H.C., t. 1er, 1869-73, p.141-149.

(51) *Ibidem*, pp.216-222

(52) B.S.H.C., t.IIIe, 1876-77, p.20.

(53) B.S.H.C., t. IVe, 1878, pp.272-285.

(54) Créée en mai 1878.

(55) Cf. François CALLAIS, "Origine et débuts de la Société historique de Compiègne", *B.S.H.C.*, t. 26e, 1979.

(56) La présidence fut en effet d'abord annuelle et non consécutive jusqu'en 1895, on eut alors des mandats bisannuels renouvelables immédiatement une seule fois.

de la société, invoquant des raisons de santé. Il parraina, en 1875, l'admission de René du Lac et de Maurice de Trémisot; en 1879 celle d'Eichthal et d'Arthur Vignon; en 1881, celle du baron de Seroux et du comte Robert de Bréda; en 1882, celle de Dubloc; en 1885, celles de Benaut et du comte Jean Mariani; en 1887 celle du colonel de Poul; en 1893, celle d'Henri Le Couteux de Caumont. Il réussit à obtenir divers dons à la Société historique, ainsi en 1881, de la part de Mme de Bicquille: des copies de chartes relatives à Saint-Corneille; en 1882, de la part d'Henri Meyer, industriel à Ourscamp: un extrait de chartes et titres de Saint-Corneille, allant de 1410 à 1623, et du même, en 1885, diverses pièces sur le prieuré de Sainte-Marie-Madeleine de Villeselve et un procès contre les Minimes de Chauny au XVIII^e siècle. En mars 1882, il signale la vente de la Vierge d'ivoire de l'abbaye d'Ourscamp, passant de la collection Fillion à celle de Duthuit.

Sa prédilection pour le siècle de Louis XIV ne l'empêcha pas d'extraire des manuscrits de dom Grenier *L'entrée d'Henri II à Compiègne*, de publier une monographie sur *Roscelin de Compiègne*⁽⁵⁷⁾ et sur *Charles d'Humières*, mort en 1595, au siège de Ham⁽⁵⁸⁾. 1876 vit une communication sur *Le plan Charmolue des souterrains et la chapelle Saint-Eloi à l'Hôtel-Dieu*; il laissa d'ailleurs des notes manuscrites sur *L'histoire de cet Hôtel-Dieu et des divers établissements charitables de Compiègne* (communications en février et mars 1878).⁽⁵⁹⁾ En avril 1880, le voyageur donna la description de *la catacombe de Saint-Calliste* et y ajouta *la translation à Compiègne des reliques de saint Corneille*.

Jules releva au papier à estamper, avec le concours de Méresse et de Victor Cauchemé, les pierres tombales retrouvées dans les églises des alentours: il présenta une partie de son travail en novembre 1874; on ne trouve malheureusement pas trace de cette communication. Le manuscrit sur *L'épigraphe des pierres tombales de l'arrondissement de Compiègne (au moins des cantons de Compiègne et de Ribécourt)*, déchiffrées sur place ou recueillies sur divers documents, semble avoir disparu et cette perte risque d'anéantir toute recherche complète ultérieure car les inscriptions s'effacent relativement vite, surtout si elles sont foulées au pied.

(57) B.S.H.C., t.II^{ème}, 1874-75, pp. 56-70.

(58) B.S.H.C., t.III^{ème}, pp.119-140.

(59) Archives de la bibliothèque Saint-Corneille, Vdc 116.

Le portrait d'un homme de bien

Jules Perrin du Lac dans sa bibliothèque, (coll. Mme Goffaux)

Jules était grand et mince, la tête un peu penchée en avant, rasé entièrement, de grands yeux bleus et le regard voilé, très myope il portait des lorgnon; ses cheveux bouclés assez vite blanchis, son visage coloré et ses traits fins bien qu'affirmés, le faisaient ressembler à un portrait du XVIII^e siècle. Ce serait plutôt le portrait d'un magistrat de l'ancien Parlement, du fait de son extérieur fermé, son élégance sobre, une fermeté polie et beaucoup de circonspection. Cet intellectuel, passionné par ses collections de livres et de médailles, suivait avec curiosité le mouvement artistique et littéraire. De forte conviction religieuse, sa bonne grâce mondaine ne dissimulait pas l'homme de devoir, l'homme de bien. Il n'était nullement impassible et morose: il accueillait dans son cabinet aux murs chargés de livres, un grand médaillier ouvert: fumait sa pipe, parlait de ses lectures. Jules lisait même les auteurs contemporains: *Le docteur Pascal*, de Zola, l'intéressa, il y voyait l'auteur s'amender afin d'arriver à l'académie, mais le trouvait quelque peu ennuyeux. En 1898: il lit *Cyrano de Bergerac*, sans grand désir de le voir jouer; il jugeait les vers faciles et bien faits, les idées originales et drôles, mais les données stupides d'in vraisemblance; "*deux actes en trop, c'est fait pour Coquelin, les autres rôles sont insignifiants*". En 1887, il applaudit la Comédie Française, bien que déçu, "*pour ne pas faire de peine à des acteurs qu'on aime beaucoup*". En vieillissant il évoquait naturellement de plus en plus des souvenirs, mais sa conversation resta longtemps enjouée.

Ses habitudes de lettré et de magistrat, son extérieur froid le guindaient à l'extérieur et il lui manquait cette cordialité confiante et

joyeuse, cette facilité d'abord et de relation qui peuvent vous rendre populaire. Cependant les domestiques appartenait à la *domus*, de la famille: "*la bonne Rosine*" resta ainsi à travers plusieurs générations, avant de se retirer à la Compassion puis dans une petite maison, en 1881, enfin à Douai où elle mourut, fort âgée, en 1901. "*Le bon Pierre*", "*Mon bon Arthur*", telles étaient les formules habituelles pour désigner ces amis humbles et fidèles qui pouvaient d'ailleurs devenir de véritables tyrans; combien de dames seules furent ainsi soumises à leur servante.

Le sentiment du devoir, la vertu, et surtout la foi chrétienne, entraînaient cependant ce personnage, si froid d'apparence, vers les plus démunis. Jules avait pourtant horreur des mendiants et supportait mal qu'ils fussent autorisés à importuner les passants le 1er janvier. En juillet 1854, le voici au conseil de fabrique de Saint-Jacques. Président de la conférence Saint-Vincent de Paul de Compiègne, il devait visiter les pauvres et soulager leurs misères: il accomplit cette tâche avec une exactitude scrupuleuse. Jules nota ainsi l'amélioration du confort en visitant les intérieurs des maisons de la rue du faubourg Saint-Lazare, encore modestes au début du XXe siècle: "*Quel changement! salons chauffés par de bons appareils à charbon mais pas de bibelots, cela manque de charme; autrefois une seule pièce chauffée*". Il oeuvra aussi à la Société de secours mutuel des ouvriers catholiques, dédiée à Saint-François Xavier, qui avait été fondée par le comte de Tocqueville, châtelain de Baugy; à la mort de ce dernier, en 1876, il en devint président, aidé par Dubois (entrepreneur), Aubrelisque, de Lambertye. Jules participa aussi à la commission de surveillance de la Maison d'arrêt et à celle de la Caisse d'Epargne. En 1857, Jules fut désigné comme délégué cantonal pour Choisy et Vieux-Moulin, ayant ainsi la surveillance de leurs écoles primaires. En 1859, il entra au conseil de la Caisse d'Epargne. En 1866, le voici membre des commissions de la Bibliothèque et du Musée. Jules fonda le Fourneau économique, le 14 décembre 1871, avec le concours de l'hôpital et de la municipalité, suivant l'exemple du Fourneau du Cercle du Luxembourg (lié à la conférence Saint Vincent de Paul) qu'il avait vu jadis diriger par M. Beluze. En 1879, la fondation d'un Cercle catholique d'ouvriers de Compiègne⁽⁶⁰⁾, président: de Beaussier, secrétaire: de Séguin, avec le concours de Xavier de Bonnault, fut un échec: Jules avait été très sceptique, il n'était pas réellement "social" mais paternaliste; s'inspirant du fougueux Père Ollivier qu'il allait écouter.

La république laïque devait l'écarter de la charité officielle. Le

(60) Suivant l'exemple du cercle établi, boulevard Montparnasse, par Maurice Meignen, l'Oeuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, avait été fondée, le jour de Noël 1871, par Albert de Mun et le marquis de La Tour du Pin. Leur premier cercle fut ouvert à Belleville. Il y eut bientôt quatre cents de ces cercles, préparant des élites ouvrières et proposant une législation inspirée par la doctrine sociale de l'Eglise.

préfet le renvoya d'abord de la délégation cantonale, dès 1881, puis, en 1884, il fut rayé de l'administration hospitalière par le sous-préfet Soinoury, alors qu'il achevait un long et difficile rapport sur les hospices. En 1885, le conseil municipal lui retira sa place d'administrateur aux commissions des Hospices et du musée, mais il devint président du conseil de fabrique de Saint-Jacques. En 1886, il donna sa démission de juge suppléant mais son ami, le président Sorel, lui confia la présidence du Bureau d'assistance judiciaire. On lui retira la commission de la Bibliothèque alors qu'il venait d'obtenir le legs d'une inappréciable collection d'ouvrages numismatiques, sans doute la collection Hoffmann ⁽⁶¹⁾.

Tant que ses forces le permirent il se dévoua, organisant quêtes et collectes. Les quêtes dans les églises de Compiègne étaient choisies, aux grandes occasions, dans la meilleure société, ainsi trouve-t-on à Saint-Jacques pour le Fourneau économique, en 1900: Mmes de Frézals, Gallard, Paringaux, Ch. de Salverte. En 1903: Jules passa la présidence de la conférence Saint-Vincent de Paul à M. Dubloc et, en 1906, il laissa la société Saint-François Xavier à Guillouzic (le père de Mme Guillouzic-Nativelle ⁽⁶²⁾). Xavier de Bonnault sut rappeler à la Société historique l'intégrité et la modestie de Jules Perrin du Lac qui ne bénéficia jamais de la moindre faveur, et fixer les grandes lignes "d'une chère et belle figure". On peut reprendre le trait final de son oraison funèbre: " Si le portrait pouvait être ressemblant, tout éloge serait superflu" ⁽⁶³⁾.

Nota Bene: L'auteur a mis en italique et entre guillemets les extraits de ce livre de raison reflétant la vie d'une famille aristocratique compiégnnoise de la Restauration jusqu'au début du XXe siècle. L'accumulation des noms de famille et menus faits de société a été respectée autant que possible; c'est l'un des principaux intérêts de ce type d'ouvrage que de fournir de nombreuses références, si pointillistes qu'elles puissent paraître; leur trouver un certain ordre logique et redresser ou plutôt signaler, autant que possible, certaines erreurs ou appréciations peu vraisemblables a déjà été assez délicat; sans compter les nombreuses répétitions supprimées. L'usage des initiales a été nécessité parfois, l'indiscrétion de l'historien ne devant pas être abusive.

B.S.H.C.=Bulletin de la Société historique de Compiègne

P.V.S.H.C.=Procès-Verbaux de la Société historique de Compiègne

(61) Catalogue de la bibliothèque léguée par M. Hoffmann à la ville de Compiègne, Paris, 1900.

(62) On se souvient de cette fidèle de la Société historique.

(63) *op.cit. supra*, note 43.